

LA DERNIERE ROSE

Que vas-tu devenir... fleur aimable et charmante ?
En voyant ta splendeur mon cœur a tressailli ;
A qui donneras-tu ta fraîcheur éblouissante ?
Quel œil verra tomber ton calice flétri ?...

Je voudrais te cueillir, mystérieux symbole,
Rose que les beaux jours laissent pour adieu ;
Auprès de notre mère, oh ! laisse ta corolle,
Ou mêle ton parfum à l'encens du Saint-Lieu.

Je te déposerai sur l'autel de Marie ;
Ce doux sort, noble fleur, n'est-il digne d'envie ?
Ta fragile beauté bientôt va se flétrir...
Mais mourir à ses pieds n'est-ce pas reflorir ?

MARIA-RÉGINA.

Montréal, 1899.

LA FIN DU MONDE

Les grandes terreurs de 1775, tout aussi bien que celles des temps anciens, nous font lever les épaules de pitié et sourire dédaigneusement aujourd'hui, mais nous devons être plus modeste surtout si nous songeons qu'elles se sont, à diverses reprises, renouvelées durant le cours de notre siècle. Citons entre autres les dates de 1816, 1832 et 1857.

En 1816, le bruit de la prochaine fin du monde se répandit partout ; le 18 juillet était la date assignée au fatal et terrible événement, mais heureusement cette journée, comme les autres, se passa sans rien amener d'extraordinaire et, quelques jours après, M. Hoffman, un célèbre critique, publiait dans le *Journal des Débats* un article satirique où il raillait l'hypothèse du choc de la Terre par une Comète.

Les fins du monde de 1832 et 1857 ne firent pas plus de mal que les précédentes, et celle du 13 novembre 1899 passera dans les mêmes conditions. Cette future fin du monde, ou plutôt cette averse météorique, nous procurera un spectacle beaucoup plus beau que dangereux, et un grand nombre de personnes attendent avec impatience la date de cette pluie d'étoiles filantes.

Comme on le sait, l'averse météorique que nous aurons le 13 est périodique, et ce fut le professeur A. Newton qui, après de nombreuses recherches qu'il fit sur les anciennes apparitions de cette pluie météorique, lui assigna une période de la durée de trente-trois années et un quart ; le professeur Adams constata, de son côté, que le courant météorique du Lion subissait, à chaque évolution, un retard d'environ un jour ; l'apparition de 1798 eut lieu le 12 novembre, celles de 1832 et 1833 le 13, et le maximum de celles de 1866 et 1866 s'est produit le 14 au matin.

Le retour de la prochaine devra donc avoir lieu dans la nuit du 14 au 15 ; la cause de ce retard annuel du phénomène est dû, d'après les astronomes, aux perturbations que subit l'essaim de la part des planètes. L'averse périodique du 27 novembre est pareillement affectée dans son retour ; mais l'effet produit est inverse, et elle avance d'un jour environ tous les huit ou dix ans. Celle du 10 août paraît aussi sujette à une recrudescence périodique dans son intensité, à des intervalles d'un siècle environ.

Pour donner une idée à peu près exacte de ce spectacle grandiose, donnons, d'après les témoins, le récit et la description des deux grandes pluies de 1799 et de 1833.

Voici en quels termes Humboldt raconte l'observation qu'il fit en commun avec Bonpland, à Cumana :

Des milliers de bolides et d'étoiles filantes, dit-il, se succédaient pendant quatre heures. Leur direction était très régulièrement du Nord au Sud ; elles remplissaient une partie du ciel qui s'étendait, du véritable point Est, à 30° vers le Nord et le Sud. Sur une amplitude de 60°, on voyait les météores s'élever au-dessus de l'horizon à l'est-nord-est et à l'est, parcourir des arcs plus ou moins grands et retomber vers le sud après avoir suivi la direction du méridien. Quelques-uns atteignaient jusqu'à 40° de hauteur, tous dépassaient 25° ou 30°. Le vent était très faible dans les basses régions de l'atmosphère et soufflait de l'est. On ne voyait aucune trace de nuage. M. Bonpland rapporte que, dès le commencement du phénomène, il n'y avait pas un espace du ciel égal en étendue à trois

diamètres de la Lune, que l'on ne vit à chaque instant rempli de bolides et d'étoiles filantes. Les premiers étaient en plus petit nombre, mais comme on en voyait de différentes grandeurs, il était impossible de fixer la limite entre ces deux classes de phénomènes. Tous ces météores laissaient des traînées lumineuses de 8° à 10° de longueur, comme c'est souvent le cas dans les régions équinoxiales. La phosphorescence de ces traces de bandes lumineuses durait 7 à 8 secondes. Plusieurs étoiles filantes avaient un rayon très distinct, comme le disque de Jupiter, et d'où partaient des étincelles d'une lueur extrêmement vive. Les bolides semblaient se briser comme par explosion, mais les plus gros, d'un diamètre égal à une fois et une fois et un quart celui de la Lune, disparaissaient sans scintillement, et laissaient derrière eux des bandes phosphorescentes d'une largeur excédant 15 à 20 minutes.

Pendant tout le voyage que nous fîmes à travers la région boisée de l'Orénoque, jusqu'au Rio Negro, nous trouvâmes que cet immense flux météorique avait été remarqué par les missionnaires, et noté par plusieurs d'entre eux sur leur rituel. Dans le Labrador et le Groënland, les Esquimaux en avaient été frappés d'étonnement jusqu'à Lichtenau et New-Herrnhut par 60° 14' de latitude.

Voici maintenant l'apparition du 12 au 13 novembre 1833. D'après une lettre d'un des principaux observateurs, Denison Olmstedt, Arago décrit en ces termes le phénomène qui fut observé en un grand nombre de points des États-Unis :

On aperçut, dit-il, une succession de météores lumineux semblables à des fusées, et qui rayonnaient d'un point unique pour se porter dans toutes les directions. Ces météores faisaient ordinairement explosion avant de disparaître. Ils laissaient, dans leur marche, des traînées phosphorescentes rectilignes, lesquelles, dans quelques cas, devenaient sinueuses comme un serpent ; plusieurs d'entre eux parurent aussi brillants que Jupiter et Vénus. Un peu avant 6 heures du matin, le point de radiation ou de divergence était à l'ouest de "Y" du Lion, non loin de Régulus. Pendant l'heure suivante, le point en question reste stationnaire dans la même partie du Lion quoique en une heure la constellation se fût déplacée, vers l'ouest, d'environ 16 degrés.

L'averse de 1866 ne fut aussi considérable que celles de 1799, et de 1833, mais elle n'en fut pas pour cela moins intéressante et les astronomes américains, qui, dans la nuit du 12 au 13, eurent un ciel favorable, furent désappointés en ne comptant que 300 ou 400 météores en sept heures pour cette première nuit. Du 13 au 14, ils notèrent 419 météores en cinq heures, à Washington, soit une moyenne horaire de 70 à 80 étoiles filantes au lieu des milliers qu'on attendait.

L'ancien continent fut plus favorisé. A Athènes, Rome, Turin, Paris, Bruxelles, en Perse, dans l'Inde, au Cap de Bonne-Espérance, la pluie météorique, fidèle au rendez-vous, fut en quelques endroits très remarquable. A Kishnagur (au Nord de Calcutta) on compta jusqu'à 560 météores en une demi-heure. Maclear, au Cap de Bonne-Espérance compta 8,742 météores de 1 heure 3 minutes du matin jusqu'au lever du jour.

En Angleterre, le phénomène se montra avec plus de magnificence, et de 12 à 2 heures du soir les astronomes de l'observatoire de Greenwich, qui observaient simultanément sous la direction de M. James Glaisher, comptèrent 6,892 météores. Le Dr Phipson, qui observait à Londres, compta vers cette heure 425 étoiles, en dix minutes, enfin le professeur Symon à 1 heure 12 minutes du matin, notait environ cent étoiles par minute.

L'année suivante, la nuit du 13 au 14 novembre fut encore témoin du même phénomène, mais moins brillant, et, cette fois, c'est principalement en Amérique qu'il se montra avec le plus d'abondance.

Espérons que 1899 nous favorisera et que nous aurons encore la plus grande partie de l'averse ; d'ailleurs, nous sommes à peu près les seuls qui auront le temps de bien la contempler, car la France, à peine remise de l'affaire Dreyfus, se "multiplie" pour l'exposition de 1900, l'Angleterre se "divise" pour la guerre, les Boers "additionnent" leurs victoires... Ma foi, à travers de tout cela, je ne vois que nous qui puissions nous "soustraire" aux troubles et contempler en paix.

A. ALAIN.

Montréal, 3 novembre 1899.

CORRESPONDANCE

A MISTIGRIS, CHRONIQUEUR AU "SAMEDI"

Monsieur le Chroniqueur,

J'ai lu, par hasard, votre chronique, dans *Le Samedi* du 28 octobre, et je vois que vous vous y donnez sérieusement la mission de critiquer de jeunes (?) auteurs pris du mal d'écrire, avant d'avoir suffisamment appris leur grammaire. Cela est très beau ; seulement vous n'avez pas l'air de vous douter qu'il ne vous manque aucun titre pour être, vous-même, classé dans cette catégorie. Cela vous surprend, n'est-ce pas ? Il n'y a rien de plus vrai, cependant. La grammaire est par vous odieusement maltraitée. Ainsi, vous écrivez : "Enfin quelque soit l'opinion qu'on ait là-dessus..." plus loin : "heureusement, on en est pas arrivé ici..."

Vous auriez dû écrire : "quelle que soit l'opinion" etc... "heureusement, on n'en est pas arrivé" etc...

Quant à suggestionner l'illusion, comprends pas !... Je n'ai trouvé cela dans aucun des dictionnaires que j'ai sous la main.

Je ne veux pas mentionner les nombreuses fautes de goût et de style qui pullulent dans votre *Causerie*. Tout le morceau serait à refaire, si on tenait à lui donner une tournure passable. Aussi, n'est-ce nullement une récréation artistique que j'ai voulu m'offrir en ouvrant *Le Samedi*. Je me contente de m'amuser de l'inconséquence d'un particulier qui se pique d'un beau zèle en enseignant ce qu'il a lui-même négligé d'apprendre.

Sans rancune,

DAVINÉKI.

LES POSSESSIONS ANGLAISES

GIBRALTAR

Nous croyons plaire à nos lecteurs, en leur transcrivant ces renseignements sur la forteresse fameuse de Gibraltar, dont nous avons publié une très bonne gravure dans notre dernier numéro.

Dernier échelon que la Sierra espagnole étend jusqu'aux bords de la mer, ancien chaînon oublié du grand système atlantique, lorsqu'il ouvrit ses flancs au débordement méditerranéen, le rocher de Gibraltar, haut de 425 mètres, avec son étrange construction et son aspect abrupt et sauvage, est à la fois imposant et pittoresque.

En l'apercevant entouré de hautes montagnes auxquelles il tient encore par quelques étroites dunes de sable, les pieds déchirés par la mer, présentant incessamment son front chauve et rocailleux aux sifflements de la tempête, on est involontairement conduit à se demander quel bras a pu détacher son bloc monstrueux des chaînes qui l'environnent, et le jeter là au milieu de l'Océan comme un monument éternel de sa puissance, et l'on est reporté aux antiques époques des grandes révolutions du globe.

Les formes capricieuses que prennent ses pentes et ses ravins, ses crêtes profilant leurs bizarres découpures sur un ciel presque toujours bleu ; les plantes et les arbustes qui jettent çà et là leur verdure rare, mais vive et toujours fraîche, sur ses flancs gris et pierreux ; les nuées blanches qui semblent s'accrocher à ses caps aigus ; sur le versant occidental, la ville pleine de mouvement et de bruit étalant, à l'abri d'une triple ceinture de canons, ses riches magasins jusqu'au bord de la mer ; tout, jusqu'à la forêt des mâts balançant dans son port tous les pavillons de l'univers, contribue à donner à Gibraltar une physionomie spéciale que l'on cherche vainement ailleurs : sur le rocher, la ville militaire toute hérissée d'engins de guerre ; à ses pieds, la ville de commerce s'étendant en éventail, avec ses casernes en longues lignes parallèles, les bouquets d'aloès et les jardins qui séparent les solitudes de l'Océan et la montagne nue et pelée.

Lorsqu'on y arrive par mer, on a hâte d'aller parcourir ces rues populeuses et agitées, et d'escalader les sentiers poudreux qui, sillonnant le rocher en zigzag, mènent à son pic le plus élevé, d'où le drapeau britannique flotte orgueilleusement sur les deux mers.